

Manifesta 12, Le jardin planétaire. Cultiver la coexistence

Paul Ardenne

Numéro 131, hiver 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89896ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ardenne, P. (2019). Compte rendu de [Manifesta 12, Le jardin planétaire. Cultiver la coexistence]. *Inter*, (131), 88–89.



MANIFESTA 12 LE JARDIN PLANÉTAIRE. CULTIVER LA COEXISTENCE

► PAUL ARDENNE

> Alberto Baraya, *New Herbs from Palermo and Surroundings. A Sicilian Expedition*, installation, 2018 Photo : Wolfgang Träger. Courtoisie de Manifesta 12 Palermo et de l'artiste.

La Manifesta est la biennale d'art européenne. Sa première édition a eu lieu en 1996, à Rotterdam (Pays-Bas). Particularité : elle est itinérante. Chaque édition de cet événement élit depuis ses débuts une ville ou une région différente : Luxembourg, Ljubljana, Saint-Sébastien, Murcie, Saint-Petersbourg, Zurich, le Haut-Adige, le Limbourg... Émanation de l'Union européenne qui la finance en large part, la Manifesta est née d'une volonté de rapprochement avec l'Est européen, faisant suite à la double chute du mur de Berlin et de l'Union soviétique. Ce positionnement originel, avec le temps, s'est modifié dans cette optique : mettre en valeur des créations plasticiennes dont la thématique principale entre en résonance avec les préoccupations du continent européen.

La Manifesta a pris cette année ses quartiers à Palermo, capitale européenne de la culture en 2018, métropole portuaire de la Sicile, connue pour ses nombreux croisements identitaires (la cité a été successivement grecque, romaine, musulmane et chrétienne) et la violence endémique qu'y fait régner la mafia. Le thème de cette 12^e édition, plutôt ancré dans l'air du temps, est « Le jardin planétaire. Cultiver la coexistence », inspiré en partie des théories de Gilles Clément, jardinier et théoricien océuménique. Jardin planétaire ? « Diver-

sité, mouvement, assemblage entre les êtres vivants : la nature offre les richesses de son paysage à l'homme-jardinier. À celui-ci d'organiser son territoire et d'y ménager la vie selon sa culture et à son échelle. Prélever sans appauvrir, consommer sans dégrader, produire sans épuiser, vivre sans détruire, c'est possible [...]. Le jardinier, citoyen planétaire, agit localement, au nom et en conscience de la planète¹. »

La Manifesta 12 déploie une cinquantaine d'artistes d'origine différente, européenne surtout. Ceux-ci présentent une centaine de travaux dans une multitude de lieux d'exposition, anciens palais, églises et autres demeures de prestige ouvertes pour l'occasion au public. Exposition fort touristique que celle-ci, mais faut-il s'en plaindre ? On y oblige en tout cas le visiteur à crapahuter des heures durant pour trouver les différents sites d'exposition et, ce faisant, à prendre la mesure d'une ville à l'exceptionnelle beauté, dont le passé faste a laissé bien des marques. La notion d'*in situ*, totalement galvaudée, doit au passage être repensée. Pour l'essentiel, aucune des œuvres présentées n'entretient ici de rapport naturel ou critique avec le lieu où elle est installée. Priorité à l'animation culturelle tous azimuts.

Deux axes structurent cette exposition collective : le premier est l'écologie, comme

le suggère l'intitulé général ; le second est la question de l'autre, rapporté pour l'occasion à la figure du migrant, ainsi que le suggère encore l'intitulé général, dans sa seconde partie cette fois, « Cultiver la coexistence » ; le tout se veut le reflet d'une réalité non pas seulement européenne, mais globale, aux airs de catastrophe universelle. « La Manifesta 12 Palermo explore la coexistence dans un monde mu par des réseaux invisibles, des intérêts privés transnationaux, l'intelligence des algorithmes, la crise environnementale et des inégalités croissantes »², peut-on lire sur la brochure de présentation de l'événement. On est prévenu. Inutile d'attendre de cette manifestation l'expression de positionnements solitaires, idiosyncrasiques. Prière à la solidarité de laisser place à une solidarité de principe. L'art européen respectable, doit-on croire ? C'est celui-là seul qui prend à bras-le-corps les tensions du Vieux Continent et, tant que l'on y est, du monde.

Plutôt qu'établir un palmarès de noms – la plupart des artistes exposés sont inconnus ou le seront avant même la prochaine édition de la Manifesta, surproduction artistique oblige –, il paraîtra plus opportun ici de sérier les thèmes de poids de l'exposition, thèmes dont le développé dit à lui seul, très clairement, quelle est finalement l'idéologie défendue.

Première entrée : le combat « vert ». De multiples créations recyclent pour l'occasion les thèmes de l'agriculture bio (Cooking Sections, *What Is Above and What Is Below* ; Leone Contini, *Foreign Farmers*), du respect des ressources (Malin Franzén, *Palermo Herbal* ; Alberto Baraya, *New Herbs from Palermo and Surroundings* ; Michael Wang, *The Drowned World*), du retour à la nature (Zheng Bo, *Pteridophilia*), du refus de la violence végétale (Fallen Fruit, *Theatre of the Sun*) et animale. On compte à cette entrée peu d'œuvres réellement intéressantes, mais l'on y gagne cette certitude : le *greenwashing* opère dans le champ artistique aussi. Veux-tu, artiste, être repéré-e ? Fais dans le *green* !

Seconde entrée : l'accueil de l'étranger. La Manifesta 12, à ce sujet, offre une inflation de créations dont les migrants, africains notamment mais aussi syriens, sont le thème obsessionnel. Filmés sous toutes les coutures, interrogés et promenés comme des trophées (Marinella Senatore, *Palermo Procession*), leur vie disséquée de part en part, ils constituent ici ce précieux carburant grâce auquel une notoire bien-pensance se donne cours – l'autre ? Mais comment peut-on lui refuser les portes du paradis ? Près de 20 000 migrants, depuis 2011, se sont noyés en tentant de traverser la Méditerranée (Forensic Oceanography, *Liquid Violence*) ! Donnons la parole aux survivants. Donnons-leur la parole, notons-le bien, à défaut de les accueillir réellement, en un moment où, en Italie même, le président du Conseil Matteo Salvini a interdit l'accostage des navires humanitaires, chargés de rescapés récupérés en pleine mer sur des embarcations de fortune et sauvés d'une noyade prévisible. À bon droit, le visiteur peut être choqué, à Palerme même, par ce contraste saisissant, ce grand écart qu'il ne manquera pas de constater entre la situation concrète des migrants, misérable, clochardisée, et leur représentation, non loin d'être héroïsée. Sur les cimaises des expositions de la Manifesta 12, on trouve quoi ? Les images de migrants à qui l'on reconnaît une forte humanité, auxquels on témoigne des trésors de reconnaissance, de la dignité (Uriel Orlow, *Wishing Trees* ; Erkan Özgen, *Purple Muslim* ; Peng ! Collective, *Werde Fluchthelfer.in !*). Et dans la rue, juste en bas, quoi ? Les mêmes migrants, cette fois en chair et en os, dans leurs tentes Quechua, essayant de tuer le temps et de se faire trois sous comme ils le peuvent, sans autre perspective que celle d'attendre une évolution improbable de leur sort, sous l'œil surtout indifférent ou méprisant des populations locales.

Troisième entrée : la stance humaniste positive. Indéniablement, à en juger par nombre de travaux artistiques présentés à la Manifesta 12, la culture de la « gentillesse » (*kindness*) progresse à pas de géant. Non-violence, recherche de l'harmonie (parfois jusqu'au ridicule : Melanie Bonajo, *Economy of Love*), appel récurrent à la fraternité, sont ici de véritables invocations, le plus souvent naïses ou naïves qui plus est, un aimons-nous-les-uns-les-autres postchrétien, version sociale-démocrate. Les artistes seraient-ils des relais, des courroies de transmission de l'idéologie européenne, connue pour se gargariser, sur le mode d'un prêchi-prêcha automatique, de l'affirmation solennelle du droit humain ? Qu'importe que ce droit soit bafoué dans maints États de l'Europe communautaire ! Appréhendée sous cette lumière manipulatrice, la Manifesta 12 est sans conteste un instrument culturel de propagande.

Quelques remarques, encore :

– L'aspect documentaire de la plupart des œuvres exposées : l'imagination est moins que jamais au pouvoir, remplacée en très large part par le reportage. L'artiste type de la Manifesta 12, qu'il soit référencé artiste ou plasticien, est surtout un reporter, un documentariste. La plupart des œuvres présentées qui utilisent la vidéo pourraient être diffusées sans modification sur n'importe quel canal de télévision d'information. Intéressant retour au réel ! On se souvient comment l'art de la réalité avait triomphé, quelques années durant, au tournant des années deux mille (la Documenta 10 de Catherine David, en 1997, et la Documenta 11 d'Okwui Enwezor, en 2002). L'état très mal en point du monde contemporain annonce-t-il le retour d'un art de témoignage et d'enregistrement, forcément et fortement documentaire ?

– L'instrumentalisation : évoquer le migrant, à Palerme même, au cœur de la Méditerranée, est évidemment légitime, nécessaire – le pire en la matière serait l'oubli, l'indifférence totale. Un drame, l'immigration clandestine par voie maritime, se joue sous les yeux et dans les eaux des Européens, et il n'est pas mal venu d'en présenter les victimes. Le bât blesse, cependant, à partir du moment où la figure du migrant devient systématique et surtout vecteur, pour l'artiste qui l'utilise comme modèle, de culpabilisation. Bien des œuvres, dopées par le dégoût du postcolonialisme (entre autres celles de Maria Thereza Alves, de Kader Attia et de Toyin Ojih Odutola), donnent cette impression : les Européens eux-mêmes sont responsables des drames actuels de l'immigration sauvage qui affecte le Vieux Continent (John Gerrard, *Untitled (Near Pandorf,*

Austria). Quelque peu simpliste, somme toute.

Soyons clair : pas question de vilipender les contenus de la Manifesta 12, l'engagement des artistes pour un monde meilleur, plus juste, plus propre et plus fraternel. Ce type de positionnement va forcément dans le bon sens. Reste que trop de consensus mis sur l'étalage donne la nausée. Seul le politiquement correct, en ces lieux, semble recevable, apte à trouver droit de cité. La Manifesta 12, biennale d'art politique, plus exactement dit « écopolitique », pêche à cet égard par son absence d'ouverture – un comble ! – et par son affichage trop idéologique. Si créer, c'est résister, selon le bon vieil adage deleuzien, alors la Manifesta 12 et son contenu artistique sont dans le vrai. Si créer, dans une tout autre perspective, c'est se perdre, fuir le réel, inventer une vie pour soi, écrire la légende d'un sujet libre capable de s'arracher aux turpitudes de l'époque, alors la Manifesta 12 est un ratage complet. À chacun de voir, selon son option personnelle. ◀

Notes

- 1 Gilles Clément, « Le jardin planétaire » [en ligne], *Publications*, 4^e de couverture, www.gillesclement.com/art-69-tit-Le-jardin-planetaire. Parmi les nombreuses publications de Gilles Clément, on citera aussi *Les jardins planétaires* (Jean-Michel Place, 1999).
- 2 Notre traduction.



> Zheng Bo, *Pteridophilia 1*, vidéo, 2016.
Photo : Wolfgang Träger. Courtoisie de Manifesta 12 Palerme et de l'artiste.